NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67.2 N° 5 1945

Le cardinal Dechamps et le cardinal Newman

Maurice BECQUÉ (c.s.s.r.)

p. 532 - 540

https://www.nrt.be/fr/articles/le-cardinal-dechamps-et-le-cardinal-newman-2972

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE CARDINAL DECHAMPS ET LE CARDINAL NEWMAN.

Il y a cent ans, un des fils les plus célèbres de l'Angleterre retournait à la foi de ses ancêtres, Newman se convertissait. Ce centenaire a été l'occasion de maints articles. Un de ces articles, paru dans cette Revue, fait allusion au rapprochement qu'on pourrait faire entre la méthode apologétique d'un prélat belge, le cardinal Dechamps, et celle du grand converti d'Oxford (1). A l'heure où nos relations politiques avec l'Angleterre se sont resserrées, c'est une joie d'étudier celles qu'eurent, au point de vue religieux, ces deux hommes éminents.

Newman et Dechamps sont des contemporains. Newman allait avoir dix ans, quand naquit, le 6 décembre 1810, Victor-Auguste Dechamps. L'aîné survivrait au plus jeune. Celui-ci, devenu rédemptoriste, manifesta bien vite un zèle dévorant, éclairé et intelligent. Portant grand intérêt aux questions religieuses, ouvert aux courants de pensée du siècle, le mouvement d'Oxford ne lui avait pas échappé. Il était avide de relations utiles et distinguées ; déjà au château paternel de Scailmont, son frère Adolphe et lui, jeunes et enthousiastes, avaient acquis de ferventes amitiés françaises, notamment dans l'équipe de l'*Avenir*.

En juin 1846, le Père Dechamps venait de prêcher à Liége, aux fêtes jubilaires de l'institution de la Fête-Dieu. Il était nécessaire de rétablir sa santé fortement ébranlée par des prédications trop nombreuses. Le Père de Held, Provincial de Belgique, qui devait se rendre bientôt en Angleterre pour y faire la visite canonique de ses maisons, se proposa de le prendre comme compagnon de voyage. Avant de partir, Dechamps se remit à l'étude de l'histoire religieuse de l'Angleterre. Il était heureux d'aller étudier sur place le Mouvement d'Oxford ; il y avait à peine un an que Newman s'était converti. Pourtant

(1) E. Hocedez, S. J., *Le centenaire de la conversion de Newman*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, t. LXVII, 2e part., 1945, pp. 296-310, p. 304. Voir aussi les articles de F. Hermans, *Pour le centenaire de la conversion de Newman*, dans *Revue Nouvelle*, 1re ann., t. I, **1945, pp. 550-558 ; t. II, 1945, pp. 12-23, 101-114.**

Dechamps ne semble pas l'avoir rencontré. Il vit Wiseman et Oliver et les interrogea. Quant à Newman, au moment où Dechamps s'apprêtait à quitter l'Angleterre, il s'apprêtait, lui aussi, à le faire, mais pour se rendre à Rome (2). C'est là que Dechamps le rencontre, l'année suivante, au collège de la Propagande. Lui a-t-il parlé ? C'est fort douteux. Dans ses notes de voyage, le Père Dechamps se contente d'admirer « cet illustre professeur d'Oxford, ce grand écrivain converti... qui se rendait au réfectoire..., simple comme un enfant » derrière les autres pensionnaires de la Propagande.

Devenu Provincial à son tour, le Père Dechamps se rendra une nouvelle fois en Angleterre, en 1857. Il ne semble pas avoir cherché à rencontrer Newman (3).

Mais faute d'une rencontre extérieure, celle des yeux, n'y eut-il pas, entre ces deux grands hommes, une rencontre intérieure, celle des idées ? Il le semble, du moins dans leur doctrine apologétique. En cette matière le cardinal Dechamps est un innovateur. Il paraît même, à d'excellents esprits, avoir été un des premiers à préconiser une apologétique interne « du seuil ».

Il aimait à répéter dans ses écrits que pour convertir un incroyant il faut le placer « au point de vue de la bonne foi ». On ne le place à ce point de vue, on n'obtient cette sincérité indispensable pour faire voir, qu'en lui montrant du doigt la « pierre d'attente » sur laquelle repose l'édifice de l'homme. Il faut l'intéresser au « fait intérieur ». Rien n'intéresse plus l'homme que l'homme. L'homme en quête de bonheur, l'homme qui cherche et ne trouve pas ; l'homme qui pense et ne sait pas ; l'homme qui interroge le ciel, parce que la terre ne répond pas ; l'homme qui souffre et meurt, crie au secours parce qu'il sombre,

(2) C'est vers la fin de septembre 1846 que Newman se mit en route. Dechamps, qui est arrivé en Angleterre au mois d'août, rentre en Belgique probablement au début de septembre de la même année.

(3) Nommé Visiteur en Angleterre, le Père de Held aura un entretien avec Newman. Celui-ci fut d'une froideur glaciale, dit le biographe du Père. Mais à ce moment, Goffin était sur le point de quitter l'Oratoire fondé par Newman, pour entrer dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur ; Newman, qui aimait Goffin, en souffrait. P. C. Dilgskron, C. SS. R., *P. Friedrick von Held* (pro manuscripto), Vienne, 1909, p. 263. Il est étonnant que cette biographie, par ailleurs si complète et si sérieuse, ne parle pas du voyage des Pères de Held et Dechamps en Angleterre, en 1846.

qui soupire et qui attend. Bref, l'homme tel qu'il est vraiment quand il se regarde, non tel qu'il aurait pu être, tel qu'il aurait été si... ; l'homme qui est.

Dechamps a toujours cru qu'avant de démontrer, il faut montrer ; il faut montrer l'homme à lui-même. C'est susciter son intérêt, son attention, et, s'il veut se voir comme il est, sa droiture. Celle-ci sera bientôt un aveu d'impuissance et d'ignorance. La bonne foi engendre un besoin de foi, et une espérance de révélation. Dès lors la question religieuse est posée. Il ne manque plus que le « fait extérieur » pour la résoudre. L'amorce est mise, l'étincelle peut jaillir.

Le fait extérieur c'est donc la réponse du ciel à l'homme. C'est l'Eglise catholique qui seule répond au nom de Dieu aux questions de l'âme humaine, qui seule apaise son inquiétude. Elle conduit au Christ et vient du Christ ; elle est « son témoin principal et authentiquement autorisé, puisqu'elle porte ses lettres de créance, écrites de la main du Dieu vivant, dans les caractères mêmes dont il l'a revêtue » (4). Ces caractères font preuve, non pas en tant qu'ils seraient signalés par l'Ecriture, mais en tant qu'ils impliquent un miracle moral et donc l'intervention divine. Ce sont la catholicité ou l'unité dans le temps et l'espace, et la sainteté de l'Eglise ; faits véritablement miraculeux, dit Dechamps. Il peut par conséquent déclarer selon l'épigraphe bien connue mais parfois mal comprise : « il n'y a que deux faits à vérifier, un en vous et un hors de vous. Ils se recherchent pour s'embrasser, et de tous les deux, le témoin c'est vous-même » (5).

Après avoir très brièvement résumé la doctrine apologétique du cardinal Dechamps, demandons-nous jusqu'à quel point elle ressemble à celle de Newman.

Bremond a écrit que « l'auteur de la *Grammar of Assent* ne

(4) *De la démonstration de la foi* ou *Entretiens sur la démonstration catholique de la révélation chrétienne* (*Œuvr. compl.*, t. I), Malines, 1874, p. XIII.

(5) *Ibid.*, épigraphe et à la p. 16. Le lecteur désireux d'une plus ample information sur l'apologétique du cardinal Dechamps, quant au fait intérieur du moins, pourra lire : M. Becqué, C.SS.R., *Le fait intérieur dans l'apologétique du cardinal Dechamps,* dans *Ephemerides Theologicae Lovanienses,* t. XXI, 1945, pp. 97-166 ; A. Deboutte, C. SS. R., *De Apologetische Methode van Kardinaal Dechamps, Studie over het inwendig feit* (Bibliotheca Alfonsiana), Louvain, 1945.

requiert, outre une préparation morale du sujet, une préparation intellectuelle. Ce sont les « probabilités antécédentes » (*antecedent probabilities*), qui doivent précéder les preuves de la foi. Ainsi, celle-ci : il existe une sérieuse présomption en faveur d'une révélation divine. Car nous en avons besoin et Dieu est bon. Il est assez remarquable que Dechamps dise exactement la même chose. Le bon sens, écrit-il, qui « juge des choses in concreto », a « confiance » en l'existence d'un témoignage divin, parce que Dieu est bon père, et que nous sommes ses enfants, ayant besoin de sa lumière. Seule la mauvaise foi doute de l'existence d'une révélation, parce qu'elle la craint et qu'elle la fuit (10). Le fait intérieur est une bonne foi, et un désir, mais encore une confiance. Besoin d'une part, il est aussi attente (« pierre d'attente ») de la révélation, avant même qu'on en ait les preuves.

Ces preuves, Newman postule un sens à part pour les saisir : *l'illative sense*. Sens qui juge et comprend d'emblée, comme d'instinct, les réalités concrètes, même et surtout complexes. Ce qu'on appelle intelligence, c'est sans doute une faculté spirituelle unique, mais, de même que le corps se sert normalement de deux yeux pour regarder et ne regarde pas tout de semblable façon, ainsi l'âme et sa vision des choses emploient plus d'un regard. Il y a tant de manières d'être intelligent. Et saint Thomas, avant Pascal, déclarait déjà qu'il y a esprit et esprit. L'esprit est à la fois intelligence, intelligence qui voit, et raison qui raisonne. *L'illative sense* n'est pas précisément *l'intellectus* des premiers principes, à la manière de saint Thomas. Il s'en rapproche. Car il saisit la vérité, non pas à force d'abstractions ni de déductions, mais d'un seul coup et sans l'arracher au concret. C'est une espèce de bon sens ou d'intuition qui procure à l'homme, bien disposé moralement, une certitude non d'ordre strictement scientifique, ou notionnel, mais d'ordre moral et réel. C'est la saisie d'un fait concret. Grâce à *l'illative sense*, même les simples pourront prouver la divinité de l'Eglise. Pas n'est besoin pour cela de recourir aux miracles proprement dits ; quelques faits marqués au coin de la Providence pourront

(10) *Mélanges* (*Œuvr. compl.*, t. XV), p. 358 ss., et *Entretiens...*, pp. 28 et 29.

suffire. Ces faits providentiels ce sont l'universalité de l'Eglise, et surtout sa sainteté (11).

Dechamps les appelait « miraculeux » au sens moral. Il exploite donc les mêmes faits que Newman. Mais celui-ci met bien plus de choses en eux. Par exemple, quand il affirme que l'Eglise de Rome est sainte et pure, tout le monde sait ce qu'il entend par la sainteté, la pureté de Rome. Elle s'oppose à l'ancienne façon de voir du jeune Newman pèlerin pour qui Rome est toute corrompue. Sans doute Newman sait et sent que l'Eglise romaine sanctifie avec plus d'efficacité par son culte et ses sacrements que l'Eglise anglicane, mais l'auteur de l'*Essai sur le développement* veut dire surtout que l'Eglise catholique continue l'Eglise des Pères et par eux remonte à la source très pure de toute beauté, le Christ. Cette Eglise seule est restée fidèle au passé. Et ce passé, c'est plus que quelques minces signalements qu'on croit trouver dans l'Ecriture, c'est toute la vie de l'Eglise primitive dont le fleuve est devenu l'immense mer qu'est l'Eglise actuelle. La méthode de Newman est donc plus large que la simple « *via notarum* » des manuels. A l'« Eglise » des Ecritures, il faut ajouter celle des Pères dont l'actuelle garde les traits.

Dechamps, lui, préfère ce qu'on a appelé la « *via empirica* ». Sa méthode, comme celle de Newman, répudie celle « des écoles », parce qu'elle n'est pas celle « de la Providence » ; celle que la Providence emploie en fait pour convertir les hommes, tous les hommes, les savants et les simples. Ceux-ci n'ont que faire de difficiles raisonnements et de longues études de « bibliothèque ». L'érudition n'est pas condition de salut. Comme Newman, il montre que c'est l'Eglise seule qui, d'ordinaire, convertit. C'est elle qui prouve, telle qu'elle est, vivante et actuelle. Elle est miracle, miracle « subsistant » pour qui veut voir (12).

On sait que le concile du Vatican consacrera ces vues dans le

(11) On peut trouver un exposé succinct de l'*illative sense* et des vues de Newman dans l'article déjà cité de cette Revue, ainsi que dans le livre qui vient de paraître de M. R. Aubert, *Le problème de l'acte de foi (Dissertationes ad gradum magistri*, Ser. II — t. 36), Louvain, 1945, pp. 343-356. R. Aubert résume aussi la méthode du cardinal Dechamps quant au fait intérieur, pp. 341 et 342.

(12) *Entretiens...*, pp. XVI, 14-15, 82-84. Le mot « subsistant » est emprunté à Bossuet.

célèbre passage de la constitution *Dei Filius*, où l'Eglise une, sainte et catholique, est dite elle-même un motif de crédibilité et son propre garant du mandat divin (13).

La méthode du cardinal Dechamps se base sur des faits actuels que l'on peut constater et même expérimenter. Parmi ces faits qui prouvent l'Eglise, la sainteté la prouve au cœur, alors que l'unité la prouve à la raison. Il veut dire que la sainteté catholique répond, et répond seule pleinement, à toutes les aspirations d'une âme droite, qu'elle s'expérimente. Le « cœur » pour lui, c'est le goût de Dieu et son expérience. La sainteté est un miracle de l'Eglise, un signe de Dieu pour les cœurs (14).

On pourra penser que cette façon de procéder est assez newmanienne. Newman aussi aime et préfère souvent s'adresser au « cœur » pour convaincre et faire « réaliser ». Ici encore les deux méthodes se rejoignent et semblent n'en former qu'une. Pourtant il y a des nuances, des divergences. Newman a, sans conteste, sondé les cœurs avec plus de finesse et de profondeur que Dechamps. Il est plus psychologue et est un véritable génie religieux. La psychologie du sentiment religieux que présente l'apologiste belge est rapide et superficielle, moins l'œuvre d'un spécialiste que d'un prédicateur. D'ailleurs, la partie psychologique de sa méthode, son exposé du fait intérieur, malgré l'intérêt, les discussions et les développements qu'elle suscita, n'en est qu'une pièce secondaire, nullement indispensable. On l'oublie quelquefois, la pièce-maîtresse de la méthode du cardinal Dechamps, c'est le fait extérieur ou la conversion par l'Eglise sans qu'il faille recourir aux Ecritures ou à l'érudition. L'examen du fait intérieur est utile parce qu'il prépare la « démonstration catholique ». Mais celle-ci, c'est seulement l'examen du fait extérieur qui la donne.

Dechamps n'a pas perçu avec l'acuité d'un Newman l'importance des lumières du cœur. Il a davantage confiance dans la force des syllogismes, sans cependant en abuser quand il s'adresse aux « simples » et aux profanes. Il préfère s'en remettre à leur bon sens. Bon sens qui, s'il n'est pas tout à fait l'*illative sense*, s'en rapproche pourtant. C'est la faculté de voir vite et bien les idées et les choses, ce n'est pas pour autant de l'illu-

(13) Denz., n° 1794.

(14) *Entretiens...*, p. 585. Et c'est la sainteté qui « touche... le plus vivement l'homme » (p. 404).

minisme comme l'avait prétendu certain théologien de son temps. Et puis, Newman ébauche, par son *illative sense*, une théorie et une critique de la connaissance religieuse, que Dechamps, moins méfiant en la raison, ne soupçonne presque pas. Aucun des deux apologistes, du reste, n'avait eu une première formation scolastique. Certes, ils ne méprisent ni la science, ni la métaphysique, mais ils en perçoivent les limites en matière religieuse et apologétique. Parlant de l'Eglise, Dechamps déclare que sans elle nous ne comprendrions guère (« *qu'à demi ou à peine* », dit-il) le « *tu es Petrus* », le « *quorum remiseritis peccata* », le « *hoc facite in meam commemorationem* » (15). Newman doit être du même avis. La critique seule ne va pas loin. Mais le théologien belge n'a pas clarifié ses idées et n'a pas les hardiesses du théoricien anglais au sujet du développement des dogmes. Ce dernier encore une fois ne rejette pas la raison. Ses recherches, ses réflexions, dont l'*Essai sur le développement* est le résultat, le montrent bien. Charles Reding, le héros de *Loss and gain*, la belle histoire romancée de sa conversion, s'écrie : « Dieu veut que nous soyons conduits par la raison. Je ne pense pas que la raison soit tout, mais elle est au moins quelque chose. Nous ne pouvons sûrement pas agir sans elle, contre elle » (16).

Quand Newman publia, en 1848, son premier livre catholique, cette attachante histoire de sa conversion, Dechamps avait déjà conçu sa méthode (dès 1837). Il attendit encore bien des années avant d'en faire l'objet de ses principaux livres apologétiques (publiés à partir de 1857). Ceux-ci parurent tous avant le fameux travail de Newman : *An Essay in Aid of a Grammar of Assent* (1870). Il n'y a donc pas de dépendance

(15) *Lettres philosophiques et théologiques* (*Œuvr. compl.*, t. XVI), pp. 116 et 117.

(16) *Loss and gain, The Story of a Convert*, 8e édit., Londres, 1881, p. 110. Il faut citer ce beau texte en anglais : « God will us to be guided by reason ; I don't mean that reason is everything, but it is at least something. Surely we ought not to act without it, against it ». Et plus loin Reding motive son *credo* (Newman lui-même souligne) : « And *seeing* it (the Catholic Church) to be like the apostolic Church, I *believe* it to be the *same*. Reason has gone first, faith is to follow (p. 365) ». *Voyant* que l'Eglise catholique est *comme* l'Eglise apostolique, je *crois* qu'elle est la *même*. La raison précéda, la foi vint ensuite. — Voir aussi les pp. 203-206 sur l'examen des bases de la foi, avant l'acte de foi. Dechamps dit souvent la même chose.

littéraire du cardinal Dechamps par rapport à Newman, malgré les ressemblances parfois frappantes entre leurs pensées. Mais on peut se demander si les conversions d'Oxford n'ont pas impressionné et en partie influencé l'apologiste belge. Il ne manque pas d'en parler et même de s'appuyer sur elles, dans ses écrits. Se demandant pourquoi sa méthode a fait « froncer le sourcil à des théologiens », il croit que ce n'est pas « uniquement à cause de certaines habitudes d'esprit, de certaines routines de classe », mais encore pour une autre raison que lui donna « un savant converti d'Oxford » (qui ?) : ces « heureux théologiens... nés dans le sein de l'Eglise » en voient moins tout le divin éclat. « L'œil ne voit pas ce qui le touche » (17).

Que de fois dans son livre sur *L'infaillibilité et le concile*, il cite l'Angleterre à témoin pour montrer que l'Eglise de Rome l'attire non point en se voilant la face, ou en se cachant la tête (la papauté) et le cœur (l'Eucharistie), mais en les découvrant (18).

Tels furent les rapports entre ces deux grands cardinaux. Rapports doctrinaux sans dépendance littéraire. Les deux prélats ne fraient pas ensemble et diffèrent l'un de l'autre par le tempérament, la formation, le milieu. Pourtant leurs idées se rejoignent. C'est qu'ils avaient tous deux le sens aigu de certaines réalités : du fait de l'homme et du fait de l'Eglise.

Maurice BECQUÉ, C. SS. R.

---

(17) *Lettres phil. et théol.*, pp. 401-402.

(18) *L'infaillibilité et le concile général, Etude de science religieuse à l'usage des gens du monde* (*Œuvr. compl.*, t. VI, p. 187) ; voir aussi pp. 150, 159, 161, 216. Dechamps tire de là un argument contre les inopportunistes. Mais, cette fois, Newman n'était plus d'accord.